

Année 2004-2005

« Le corps »

Le monde entre représentation
immédiate et causalité efficiente

par Arnaud Villani

Introduire au Club de Philosophie une série d'exposés sur le thème du corps par un énoncé où ne figure pas le terme peut paraître désinvolte ou hors de propos. On verra au contraire que la seule définition suffisamment compréhensive et viable du corps ne peut que comporter l'ensemble de ses télé-organes, soit le monde. Pourtant il ne s'agit pas de phénoménologie, mais d'un livre merveilleux, que certains parmi les grands philosophes modernes et contemporains ont lu et médité, Heidegger¹, Bergson, Whitehead, Deleuze par exemple. Il s'agit de l'ouvrage de Jacob von Uexküll,

¹. Consulter Heidegger, *Die Grundbegriffe der Metaphysik. Welt, Endlichkeit, Einsamkeit*, Oeuvres complètes, tome 29/30, trad. fr. Daniel Panis, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde, finitude, solitude*, Gallimard 1992, "L'essence de la pauvreté en monde propre à l'animal", p. 298 à 388 et les allusions à la *Biologie théorique* de von Uexküll, 2ème édition, Berlin 1928, p. 98 et 141, et à *Umwelt und Innenwelt der Tiere*, 2ème édition, Berlin 1921, p. 207. Voir aussi, dès l'année 1896, la Revue de Biologie Heidegger cite encore (p. 376) Buytendijk, *La différence de nature entre l'homme et l'animal*, *Feuillets de philosophie allemande*, vol. 3, Berlin 1929-1930, p. 47.

*Mondes animaux et mondes humains*², dans ses versions antérieures, disponibles dès les années 20 en Allemagne.

La puissante relation du corps et du monde a été sentie avant de pouvoir être comprise, puis expliquée. Elle prend l'allure d'une analogie manifestant les liens consubstantiels du macrocosme et du microcosme. Ces liens, bien mis en évidence par la tradition qui va des Stoïciens à David Herbert Lawrence en passant par les penseurs de la Renaissance, et dont Michel Foucault a donné les concepts (dans "La prose du monde" des *Mots et les choses*, analogie, sympathie, émulation, dessinant le *concentrique* que nous allons voir réapparaître dans l'*encercllement* heideggerien), a longtemps servi de garde-fou retenant le délire d'une pensée qui prétendait, soit mépriser à ce point le corps qu'une pure réflexion déliée de toute incarnation ne serait pas contradictoire (c'est l'*ean chairein* du *Phédon*), soit asservir la nature et lui extorquer ses puissances et ses richesses sans envisager de contrepartie ni même de dette.

Cette analogie, qui inscrit dans le cercle de la nature, ne relevait cependant que de l'affect ou de la *Stimmung* et ne s'appuyait que sur des mythes ou sur un indéfinissable instinct, de danger si le contact avec la nature était perdu, et à l'inverse de sécurité si la nature retrouvait sa proximité somme toute maternelle. Or von Uexküll, de son strict point de vue de biologiste, nous rend parfaitement clair, comme peuvent le faire les suggestives analyses de la phénoménologie, non seulement que le corps microcosmique entretient bien une relation de consubstantialité analogique avec le grand corps ou animal macrocosmique, mais que cette analogie reste l'image et la conséquence d'une cause plus profonde où, si l'on veut, les priorités s'inversent, du monde vers le corps. Une démonstration, aussi rigoureuse que poétique, explicative que compréhensive, nous livre la nature et le concept du lien.

Sans que cela soit explicitement dit, nous devons comprendre la démarche de von Uexküll, malgré une atmosphère de quasi-finalité (téléonomie plutôt que téléologie) comme fonctionnaliste et constructiviste. Nous voyons naître ensemble l'entité double-face de "corps-monde", qui constitue l'une des plus belles illustrations de cette manière très ancienne et très nouvelle de philosopher qui apparaît avec Hegel reprenant Héraclite : les termes extrêmes d'une relation sont inessentiels, leur véritable

². *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen, Bedeutungslehre*, Rowohlt Verlag Hamburg 1956, trad. fr. Philippe Müller, Gonthier-Médiations 1965, reprenant largement l'ouvrage cité plus haut : *Monde ambiant et monde intérieur des animaux*. Heidegger consacre une partie expresse à von Uexküll, p. 382 à 384 de *Die Grundbegriffe*...

être est dans le processus qui les relie, dans ce que Bergson nomme l'intervalle³. Comprendons l'expression "corps-monde" comme une seule réalité, où le corps sans monde est une abstraction dépourvue de sens, et un monde sans corps qui l'origine, un simple rêve. Cela ne signifie pas bien sûr qu'un corps humain ne se soutient pas dans le vide produit par le retrait de son *Umgebung* (entourage géographique) mais, selon deux directions désormais inséparables, que le monde est aussi constitutif de l'organisme que la toile l'est de l'araignée qui la file (nous sommes alors dans l'*Umwelt*, le milieu du vivant, sa petite maison ou niche, *oikos*) -- et, de manière plus spécifiquement humaine, que le monde (*Welt*) des significations, des projets, de l'entour linguistico-socio-politique se présente lui aussi comme une sécrétion du corps qui, en retour produit une modification continue de ce corps même. Ce corps-monde comme unité du point central (le corps organique) et de ses *trois* cercles concentriques (*Umwelt*, *Umgebung*, *Welt*), voilà ce qui définit le pas de plus acquis par le surgissement d'une conscience élargissant indéfiniment le monde et construisant cette ligne flottante de démarcation entre l'homme et l'animal : à partir de la même base de construction, l'animal est oligocosmique (*Weltarm* dit Heidegger), tandis que l'homme est eury- (ou platy-) cosmique, Gehlen disait : *euryocétique*, d'"habitation large". Toutefois, assurer la base commune de construction ne nous dispense pas de tenter de préciser, et nous le ferons à partir de Heidegger, la différence de fond qui sépare l'homme de l'animal.

Précisons tout de suite la toute première différence, bien vue dès le Mythe de Protagoras, attribué par Romeyer-Dherbey au sophiste historique : l'homme est nu, pauvre, désarmé, victime d'un partage irréfléchi. Mais Epiméthée n'est-il pas ici plus astucieux que Prométhée, comme Penia devance Poros en intelligence en obtenant de lui un enfant sans qu'il s'en aperçoive ? Car, qu'il n'y ait pour l'homme nulle spécification, ni croc ni fourrure ni patte palmée ni dard envenimé, c'est bien là sa chance et son ouverture. La conscience est ce vide interstitiel et *inspécifié* dans lequel s'engouffrent tous les biens et les aptitudes. La main nue est organe d'organes, outil d'outils. Ce simple génitif, c'est le mince feuillet de la conscience comme effacement magique de toute spécification du milieu, permettant l'indéfini des spécifications du monde, autrement dit, pour nous, le monde même.

³. Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, PUF 1927, réed. 1976, p. 89 : "C'est toujours à une extrémité de l'intervalle que la mathématique se place, si petit qu'elle le conçoive. Quant à l'intervalle lui-même, quant à la durée et au mouvement, en un mot, ils restent nécessairement en dehors de l'équation".

Mais la base de construction, l'usine de production de ce corps-monde est bien commune aux animaux et aux hommes. C'est pourquoi il est si émouvant de voir sur les illustrations, entre les pages 80 et 81 de l'édition citée, la différence entre entourage et milieu chez l'oursin ou l'abeille, les chambres comparées de l'homme, du chien et de la mouche, une rue de village vue par l'homme et par le mollusque. Dès ce monde-ci, du plus pauvre au plus riche, il existe une infinité de mondes, et consciemment ou non, tout animal se rapporte à des significations. Ce qui permettrait de libérer le réel de tout anthropocentrisme et, plus finement, de tout ethnocentrisme, car d'autres cultures, d'autres époques comportent des usages et des accents très différents des sens et des organes.

Comment se constitue le corps-monde ? Quelle est l'unité de production de ce qu'Héraclite nomme le "monde commun" ? Elle est représentée à la page 22, figure 3, sous le nom de *cercle fonctionnel*. Philosophiquement, voilà de quoi en finir avec tout subjectivisme représentationnel, selon lequel l'objet existerait extérieurement à moi, comme preuve de la toute-puissance du moi. Objectivisme et subjectivisme relèvent de la même illusion, dans laquelle une conscience hégémonique, en relation ou non avec des "vérités éternelles", dispose les objets extérieurs de façon que tout tourne autour de l'esprit connaissant, comme culmine dans la révolution copernicienne la conception du monde qui va de Descartes à Kant, à peine écornée par les empiristes.

On sait que le mérite d'un virage décisif de la philosophie idéaliste et représentationnelle revient à Schopenhauer et Nietzsche, qui déplacent l'accent de la *Vorstellung* vers la *Darstellung* et la *Wille*. La pensée est prête pour le retrait du couple de l'apparence et de l'être comme "monde-vérité"⁴ au profit du simple *appar-être*, prête donc pour la phénoménologie. Comprendons bien de quoi il s'agit. Bergson et Whitehead le rendent clair. Le premier sépare un monde de l'intelligence adaptative, saisissant des "images" et des souvenirs orientés vers l'action efficace, "sociale", dans un plan spatial et un temps spatialisé -- et un monde de souvenirs purs, hétérogènes mais continus, de multiplicités qualitatives impossibles à diviser sans changer leur nature, impliquant une intuition ineffable capable de coïncider avec l'entité sans la brusquer. Le second emploie ces termes un peu énigmatiques : *representational immediacy* et *causal efficacy*, que, pour éviter le jargon, j'ai proposé à l'équipe de traduction de *Process and*

⁴. Friedrich Nietzsche, *Le crépuscule des idoles*, trad. fr. Henri Albert, Mercure de France 1899, rééd. Denoël-Gonthier 1976, "Comment le monde-vérité devint enfin une fable. Histoire d'une erreur", p. 35 à 37.

Reality au CRHI de rendre par “représentation immédiate” et “causalité efficiente”⁵.
Qu’est-ce à dire ?

En gros la représentation immédiate renvoie à une philosophie classique du sujet et de l’objet, rejetée par Hegel. Whitehead, dans une entreprise de métaphysique typiquement moderne, demande à la pensée de surmonter la tradition de la *logique du sujet-prédicat*, comme Nietzsche plaidait, si l’on voulait se débarrasser de l’ancienne métaphysique, pour un abandon des réflexes *grammaticaux* liés au sujet. Il faut donc envisager, avec la *philosophie de l’organisme* qu’ambitionne de développer Whitehead dans les dernières années de sa vie, un saut en arrière (en réalité un bond en avant) pour retrouver, avant Kant, les empiristes⁶ et la base solide de la distinction des impressions de sensation et des impressions de réflexion, et refonder ainsi une philosophie qui ne néglige en rien les “faits têtus”. La *causal efficacy*, ce que la tradition nomme depuis Aristote la causalité efficiente, signifie qu’on se tourne vers ce qui, dans les objets, ne relèvent plus de la représentation, est la façon dont, continûment, le monde nous *touche dans son corps à corps*.

On peut alors rendre sensible par Uexküll ce que Whitehead a dans l’esprit. Qu’est-ce en effet que le “cercle fonctionnel” ? Comme dans la philosophie classique semblent se faire à nouveau face sujet et objet. Mais le sujet est tout sujet organique, de la paramécie à l’homme, l’objet, toute entité entrant dans les signes de son monde. De plus, ce ne sont pas là des “termes” mais des stases provisoires, dans un courant circulaire qui ne cesse d’animer le tout. C’est du sujet à l’objet et retour que se développe un monde actif, devenant au contact de l’objet monde perceptif, ce qui fait démarrer dans le sujet une deuxième onde, un second trajet actif qui, etc.

⁵. Albert North Whitehead, *Process and Reality* (1929), tr. fr. Charles, Elie, Fuchs, Gautero, Janicaud, Sasso et Villani, *Procès et Réalité*, Gallimard 1995. Voir notamment les chapitres IV et VIII, “Organismes et milieu” et “Le rapport symbolique”, p. 198 à 227 et 282 à 305. “Le caractère premier de l’immédiateté de présentation s’est si longtemps imposé qu’on a pris l’habitude de le tenir pour une évidence... la technique de la philosophie critique moderne consiste à clouer l’adversaire à la porte d’entrée de l’immédiateté de présentation offerte comme unique source d’information, tandis que la philosophie personnelle de chaque philosophe s’esquive par la porte de service” (p. 290-291).

⁶. Voir *Procès et réalité*, 2ème partie, chapitre V, “Locke et Hume”.

monde perceptif

organe perceptif

objet porteur de
caractères
perceptifs

sujet

objet porteur de
caractères
actifs

organe actif

monde actif

Soit l'exemple bien connu de la tique. La perception de l'odeur d'acide butyrique qui signe le passage proche d'un mammifère, déclenche le relâchement (actif) des pattes de l'insecte qui, dans le meilleur cas (il est aveugle et sourd) tombe sur sa proie. Il perçoit alors la résistance des poils, puis leur absence, ce qui déclenche (activement) l'organe de perforation de la peau, ouvrant droit à une perception de chaleur (le sang du mammifère), qui rassure sur la réussite de l'opération et déclenche l'action de pondre les œufs retenus, cas extrême, jusqu'à 17 ans -- et c'est la mort, bien méritée.

Jusqu'à cette mort programmée, l'insecte qui a assuré sa reproduction connaît trois cercles fonctionnels, calibrés sur trois *stimuli* qui sont comme des phares, des signaux dans la brume d'un monde d'une sidérante pauvreté, mais très efficacement agencé. Le mammifère-objet est, on le voit, l'ensemble des *téléorganes* --j'introduis ici dans la problématique de Uexküll le mot de Butler repris par Deleuze -- de reproduction de la tique, comme la guêpe est le téléorgane de reproduction de l'orchidée. Dans les

deux cas, le monde est un ensemble, dérisoirement pauvre ou immensément riche, de significations, Uexküll dira : une symphonie.

La question devient : où s'arrête le corps ? Si la tique attend l'odeur d'acide butyrique ou la résistance des poils ou la sensation de liquide chaud pendant des années sans aucune nourriture, n'est-ce pas parce que, sans elles et l'organisme de mammifère qui les porte en tant que sa capacité propre, son corps serait incomplet ?

La base de construction des corps-mondes est devenue claire. C'est un processus perceptivo-actif, où la perception éteint l'action et réciproquement. Bergson est parfaitement en droit de faire du cerveau intelligent de l'homme une *excroissance*. On pourrait voir cette excroissance comme un *emballement* de la machine perceptivo-affective, fonctionnant en circuit fermé, et cherchant à éliminer toute trace d'action (trop corporelle -- y verrons-nous la détestation des penseurs grecs pour l'activité manuelle ?), dès lors que s'est introduite la mince solution de continuité de la conscience : c'est elle, dans son ouverture *inspécifiée* qui, comme la main, mais avec la puissance infinie que lui confère la faculté d'abstraire, ouvre un monde hypercomplexe. Dans ce que Whitehead nomme "*symbolism*", l'aspect de la causalité efficiente a été autant que possible et durablement gommé, et c'est sur ce déséquilibre que s'est fondée la philosophie classique.

Cependant, la question demeure : comment faire droit à la différence entre l'homme et l'animal. La pierre n'a pas de monde, l'animal est pauvre en monde, seul l'homme configure un monde, dit Heidegger. Sa lucidité est ici parfaite⁷ : il établit que l'animal a et n'a pas de monde ; que cela provient de la désinhibition de son comportement pulsionnel, l'attachant au cercle enchanté de son "accaparement" (ainsi l'abeille et le pollen, l'abeille et le soleil, l'abeille et la ruche). De la sorte, ce que ne peut absolument pas l'animal, c'est se rapporter à un objet, à un entour, à un monde *en tant qu'objet*, entour et monde. Cette impossibilité de l'*en tant que* distancie et libérateur, c'est l'impossibilité, dans le domaine de la technique, de laisser-être. Le soucieux, l'affairé, le technicien, ou encore le "travailleur" au sens de Jünger, ne sachant laisser-être, risquent constamment de configurer le monde en le dé-figurant.

On a vu que les milliards de signes et significations qui font le monde (*Welt*) de l'homme ne sont que la sédimentation d'une production idéo-affective et culturelle, échappant à l'impératif perceptivo-actif de survie, une parenthèse dont

⁷. Voir Heidegger, *Concepts fondamentaux de la métaphysique*, op. cit. p. 345 à 378, et notamment le résumé des pages 376 et 377 sur l'accaparement.

Sophocle voyait déjà la monstruosité poindre à côté même (et à raison) de sa “merveille”, dénonçant ainsi, pour rendre hommage à Derrida, le “pharmakon” de sa merveille. Pour Nietzsche, rien de plus qu’un palais faits de fils de la vierge, et dérivant sur le cours d’eau d’un monde en devenir (*Vérité et mensonge au sens extra-moral*)⁸. Si l’on voulait être sévère, on dirait aussi bien : une tumeur qui a longtemps rendu inintelligible à la philosophie le corps même qui la porte, avant que la phénoménologie ne se souvienne des *Sachen selbst*. Ce corps-monde-nature, ce sujet-objet parfaitement adapté à sa fin (survie-reproduction), c’est dès l’origine grecque que la pensée rationnelle l’a traqué pour l’“envoyer promener”. Hegel avait raison de voir dans chaque homme le *suicide secret* qu’il prépare sur le corps de la nature, et donc son propre corps, au nom de la reconnaissance qu’il cherche chez l’autre, d’avoir à se faire bien percevoir comme un *humain conscient*, c’est-à-dire celui qui nie son corps et sa vie, parce qu’elle n’est au fond pour lui qu’un support, celui donc qui risque la mort et la propage partout autour de lui.

Or propager la mort, c’est bien en effet oublier le laisser être, oublier la différence ontologique, ou la différence entre “pauvre en monde” et “configurant le monde”, c’est oublier qu’entre le monde et son accaparement qui menace, il faut toujours faire passer un coup d’ardoise magique (encore Derrida).

La conclusion est considérable, elle fait vaciller notre pensée. On voit d’abord qu’il est plus important, pour faire avancer la pensée, de montrer que l’objet disparaît, plutôt que le sujet. Car la disparition du sujet, notre *cogito interne* nous souffle qu’elle ne peut être que fictive. Elle devient en revanche évidente lorsqu’elle s’accompagne d’une volatilisaiton de l’objet (il n’y a pas d’objets, il n’y a que des processus perceptivo-actifs, subjectivo-objectifs). Car le réel qui se manifeste alors est celui, pour le nommer ainsi, du *subobjet*, (différent du *superject* de Whitehead en ce que nous ne pouvons accepter la bienveillance qu’il accorde à un Dieu soucieux de donner sa chance au moindre atome). *Subobjet* toujours nanti de sa parenthèse intentionnelle, dont la pointe extrême est l’antithèse du besoin : le désir, le délai, le retard à la jouissance, le temps d’attente transformé en temps d’apprentissage. Fort de cette parenthèse, le corps de l’homme touche l’univers. Mais quand il blessait l’univers, il savait du moins, chez les Tragiques et à la Renaissance, qu’il se blessait lui-même.

⁸. Dans *Das Philosophen-Buch. Theoretische Studien*, trad. fr. Angèle Kremer-Marietti, *Le livre du philosophe. Etudes théorétiques*, Aubier bilingue 1969 “Introduction théorétique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral” (1873), p. 170 et suiv.

Avoir un monde -- ne pas avoir un monde, la différence est d'un simple souffle, d'un éclat, d'un clin.